DOCTEUR
BERNARD CARTIER

LA MÉDECINE D'HIPPOCRATE.... ET CELLE D'AUJOURD'HUI

EN VENTE CHEZ L'AUTEUR A ARDENTES (INDRE)
L'EXEMPLAIRE : 6 FRANCS.

BERNARD CARTIER

LA MÉDECINE D'HIPPOCRATE ET CELLE D'AUJOURD'HUI

PARIS
IMPRIMERIE FRANÇAISE DE L'ÉDITION
12, RUE DE L'ABBÉ-DE-L'ÉPÉE, 12
1926

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A LA MÉMOIRE DES DOCTEURS JULIEN ET RENÉ CARTIER
QUI FURENT, AVANT MOI, MÉDECINS A ARDENTES

A LA MÉMOIRE DE CEUX DE MES FRÈRES D'ARMES
QUE J'AI VUS SI NOMBREUX,
DANS LA SOMME, EN CHAMPAGNE, EN LORRAINE,
« COUCHÉS FROIDS ET SANGLANTS »
POUR PAYER LES FAUTES DE LA DÉMOCRATIE

A MA GRAND'MÈRE

A MA MÈRE

A MON FRÈRE, A TOUS LES MIENS

A MES MAITRES

A MES AMIS

HIPPOCRATE ET SES ÉLÈVES

Au v[e] siècle avant Jésus-Christ, vivait Hippocrate fils de Thessalus, de la famille médicale des Asclépiades. Médecin habile, il réunissait autour de lui une jeunesse nombreuse qu'il instruisait dans son art. Il y avait là ses enfants, ceux de ses amis et même des étrangers venus pour l'écouter car sa renommée s'étendait au loin. Il s'occupait peut-être aussi des enfants de quelques-uns des anciens maîtres morts dans le besoin, car souvent alors, médecine ne nourrissait pas son homme et, dit Meunier, il avait été établi que les élèves devaient pourvoir aux besoins de leurs maîtres vieillis et sans ressources.

Sur lui, sur ses élèves, nous ne savons rien de précis, si ce n'est que, d'après ce qu'on lit dans leurs écrits, ils durent exercer leur art, errant de ville en ville en véritables périodeutes comme la plupart des médecins de cette époque.

Platon parle d'Hippocrate comme d'un médecin qui enseigne et qui fait école. Littré cite ce passage du dialogue intitulé Protagoras : « *Dis-moi, ô Hippocrate, si tu voulais aller trouver ton homonyme, Hippocrate de Cos, de la famille des Asclépiades, et lui donner une somme d'argent pour ton compte ; et si l'on te demandait à quel personnage tu portes de l'argent, en le portant à Hippocrate, que répondrais-tu ? — Que je lui porte en sa qualité de médecin. — Dans quel but ? — Pour devenir médecin moi-même.* »

Littré tire de ce dialogue un argument décisif en ce qui concerne la personnalité d'Hippocrate. Il ajoute que bien des passages de l'œuvre de Platon le philosophe ressemblent singulièrement à des passages de certains livres de la collection hippo-

cratique, d'où il conclut à l'influence qu'a pu exercer le grand médecin dans la puissante et savante Athènes.

Les écrits si nombreux qui traitent de sa vie et de celle de ses élèves ne peuvent nous éclairer que bien faiblement tant la légende y est intimement mêlée à l'histoire. Certains de ces écrits, remontant à la plus haute antiquité, prouvent tout au moins que l'école hippocratique fut de bonne heure assez illustre pour entourer ses maîtres d'une auréole légendaire.

Nous disons *ses maîtres* car les œuvres qui ont paru sous le nom d'Hippocrate ne sont pas toutes de lui. M. Lecène va même jusqu'à dire que le nom d'Hippocrate a tout juste autant de valeur que celui d'Homère. Nous n'irons pas jusque là.

Littré se fondant sur le témoignage des anciens et sur le caractère des écrits eux-mêmes, divise ceux-ci en onze classes :

1re classe : Ecrits qui sont véritablement d'Hippocrate;
2e — — de Polybe (son gendre);
3e — — antérieurs à Hippocrate;
4e — — qui, dépourvus d'une autorité suffisante pour être attribués à Hippocrate, portent le cachet de l'école à laquelle il appartient;
5e — Livres qui ne sont qu'un recueil de notes, d'extraits;
6e — Livres qui, étant tous d'un même auteur, forment une série particulière dans la collection hippocratique. Cet auteur n'est pas connu;
7e — Un seul traité auquel un témoignage d'Aristote s'applique peut-être;
8e — Traités postérieurs à Hippocrate composés vers le temps d'Aristote et de Praxagore;
9e — Série de traités, de fragments, de compilations qui n'ont pas été cités par aucune critique de l'antiquité;
10e — Notice des écrits que nous avons perdus et qui faisaient partie, dans l'antiquité, de la collection hippocratique;
11 — Pièces apocryphes.

Quels qu'en aient été les auteurs, ces travaux forment un ensemble représentatif de la médecine grecque à partir du ve siècle avant Jésus-Christ. Et c'est l'esprit de cette dernière, bien plutôt que celui de l'œuvre personnelle d'Hippocrate, que nous essaierons de dégager dans les pages qui vont suivre.

DU MÊDECIN

> Je dirigerai le régime des malades suivant mes forces et mon jugement, et je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice.

En parcourant les œuvres d'Hippocrate, on est frappé de l'insistance du vieux maître sur la nécessité primordiale pour le médecin d'avoir une instruction solide. Le *Livre de la loi* qui est en quelque sorte une *Introduction à l'étude de la Médecine,* dit ce qu'il faut pour devenir habile dans son art :

Celui qui est destiné à acquérir des connaissances réelles en médecine a besoin de réunir les conditions suivantes : disposition naturelle, enseignement, lieu favorable, instruction dès l'enfance, amour du travail, longue application. Avant tout, il est besoin de dispositions naturelles. Tout est vain quand on veut forcer la nature; mais quand elle met elle-même dans la meilleure voie, alors commence l'enseignement de l'art, que l'élève doit s'approprier par la réflexion, l'élève pris dès l'enfance et placé dans un lieu propre à l'instruction. Il faut, en outre, consacrer au travail un long temps, afin que l'enseignement, jetant de profondes racines, porte des fruits heureux et abondants.

Telle, en effet, est la culture des plantes, tel l'enseignement de la médecine. Notre disposition naturelle, c'est le sol; les préceptes des maîtres, c'est la semence; l'instruction commencée dès l'enfance, c'est l'ensemencement fait en saison convenable; le lieu où se donne l'instruction, c'est l'air ambiant, où les végétaux puisent leur nourriture; l'étude diligente, c'est la main-d'œuvre; enfin, le temps fortifie toute chose jusqu'à maturité.

Voilà donc les conditions qu'il importe de réunir pour étudier la médecine; voilà la connaissance approfondie qu'il faut en acquérir si l'on veut, parcourant les villes — pour y pratiquer — être réputé, non seulement médecin de nom, mais encore médecin de fait. L'impéritie est un mauvais avoir, un mauvais fond pour ceux qui la portent jour et nuit avec eux; étrangère à la confiance et au contentement, elle nourrit la timi-

dité et la témérité; la timidité qui décèle l'impuissance, la témérité qui décèle l'inexpérience. Il y a, en effet, deux choses : savoir et croire savoir. Savoir, c'est la science; croire savoir, c'est l'ignorance.

L'enseignement se donnait alors comme aujourd'hui de deux façons. L'élève étudiait des livres techniques et les différents ouvrages de la collection hippocratique qui pouvaient être très utiles aux futurs médecins. Clairement écrits, ils ont en fait été étudiés dans certaines facultés jusqu'au 18e siècle. Mais la lecture de ces livres n'était pas tout, les écoles de médecine n'existaient pas alors, les étudiants se groupaient autour de médecins habiles auprès de qui ils trouvaient, avec un véritable apprentissage pratique, la transmission des traditions médicales.

Cet apprentissage commençait dès l'enfance ; au début le jeune disciple d'Esculape faisait certaines besognes matérielles de l'iatréion qui était à la fois le cabinet de consultation et la salle d'opération. Il suivait son maître auprès des malades, l'aidait dans ses interventions et en somme les stages que nous faisons dans les hôpitaux ressemblent assez à cela. Comme le dit très bien M. Lecène, « rien ne pourra jamais le remplacer ».

L'enseignement est aujourd'hui plus scientifique, mieux réglé, mais aussi moins pratique et le jeune docteur, qui, soit en remplacement soit à son compte, prend son premier contact avec la clientèle se trouve bien souvent dépaysé. Et l'on peut regretter que ce qui restait des usages anciens ait été supprimé par la Révolution. « Le futur praticien, écrit M. Le Gendre, commençait par être l'élève volontaire d'un autre praticien ; il en était l'apprenti et pour ainsi dire le *famulus*. S'il l'aidait à descendre de sa chaise, à monter sur sa mule, il l'accompagnait aussi dans sa clientèle. Diafoirus et Thomas, son fils et coadjuteur, venaient ensemble visiter le malade qui ne s'en trouvait nullement surpris.

« Sans doute, l'apprenti était astreint à un travail modeste, mais tout en nettoyant les instruments, en rendant au client quelques humbles services. il apprenait les mille détails de la clientèle, voyait agir son maître, et se trouvait, par cette collaboration de tous les jours, naturellement amené à faire un bon praticien sans

passer par cette transition si brusque que connaissent trop de jeunes médecins actuels. »

M. Le Gendre cite cette parole d'un père à son fils : « Te voilà docteur, il ne te reste plus qu'à devenir médecin ».

De nos jours, ceux d'entre nous qui sont fils de médecins peuvent encore aborder la clientèle de bonne heure. Ils ont en outre l'avantage d'avoir toujours vécu dans un milieu médical. C'était un avantage très apprécié des anciens puisqu'ils pensaient assez difficile de faire un médecin du fils d'un profane.

Le serment qu'Hippocrate faisait prêter à ses élèves nous donne des renseignements précieux sur la façon dont, à cette époque, se donnait l'enseignement et sur sa haute valeur morale :

Je jure par Apollon, médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin que je remplirai, suivant mes forces et ma capacité, le serment et l'engagement suivants :

« Je mettrai mon maître de médecine au même rang que les auteurs de mes jours; je partagerai avec lui mon avoir et, le cas échéant, je pourvoirai à ses besoins; je tiendrai ses enfants pour des frères, et, s'ils désirent apprendre la médecine, je la leur enseignerai, sans salaire et sans engagement. Je ferai part des préceptes, des leçons orales et du reste de l'enseignement à mes fils, à ceux de mon maître et aux disciples liés par un engagement et un serment, suivant la loi médicale, mais à nul autre.

« Je dirigerai le régime des malades à leur avantage, suivant mes forces et mon jugement, et je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice.

« Je ne remettrai à personne de poison, si on m'en demande, ni ne prendrai l'initiative d'une pareille suggestion ; semblablement, je ne remettrai à aucune femme un pessaire abortif.

« Je passerai ma vie et j'exercerai mon art dans l'innocence et la pureté.

« Je ne pratiquerai pas l'opération de la taille, je la laisserai aux gens qui s'en occupent.

« Dans quelque maison que j'entre, j'y entrerai pour l'utilité des malades, me préservant de tout méfait volontaire et corrupteur, et surtout de la séduction des femmes et des garçons libres ou esclaves.

« Quoi que je voie ou entende dans la société pendant l'exercice ou même hors de l'exercice de ma profession, je tairai ce qui n'a jamais

besoin d'être divulgué, regardant la discrétion comme un devoir en pareil pareil cas.

« Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes; si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire. »

Dans ce morceau admirable et qui résume en les condensant les devoirs les plus sacrés du médecin, on retrouve les mêmes lois fondamentales qui régissent aujourd'hui la profession médicale.

Si certains passages n'ont plus leur raison d'être, tels que celui où il est recommandé de nourrir son maître et d'enseigner gratis la médecine à ses enfants, la plupart des autres ont conservé, en leur intégrité, leur valeur. Diriger le régime des malades à leur avantage, tel est le devoir le plus strict de tout médecin digne de ce nom ; s'abstenir de tout mal et de toute injustice est évidemment naturel, ne pas remettre de poison, ni provoquer l'avortement, sont des devoirs négatifs, mais impérieux. La phrase sur l'opération de la taille a donné lieu à de nombreuses discussions exégétiques. Littré, sans toutefois conclure, dit qu'Hippocrate a pu vouloir écrire αἰτέοντας au lieu λιθιῶντας ce qui ferait interdire la castration au lieu de la taille. Il ajoute que c'est simplement la surprise de ne pas voir la castration interdite formellement qui l'a fait penser à cela mais que rien dans le texte ne permet cette explication.

Nous croyons au contraire avec M. Lecène que c'est là tourmenter inutilement un texte parfaitement clair. Au temps d'Hippocrate la société grecque était encore relativement saine et il est probable que s'il n'a pas défendu la castration c'est que le besoin de cette interdiction ne se faisait pas encore sérieusement sentir, et à propos de cette phrase il n'est guère permis que d'admirer la prudence des médecins grecs.

« A cette époque, dit M. Lecène, la taille véritable, en l'absence de données précises sur l'anatomie des rapports de la vessie, était une opération très risquée et dangereuse ; un médecin hippocratique consciencieux et soucieux de sa réputation et qui, par conséquent, n'opéra qu'avec un minimum de risques et dans des cas bien définis, ne doit pas se lancer dans une opération aussi

aléatoire que la taille : il laissera les spécialistes la tenter s'ils le veulent. Quoi de plus logique et de plus parfaitement conforme à tout l'esprit des œuvres hippocratiques ! Il n'y a rien que de très naturel dans cette défense de faire la taille et l'on ne peut qu'être étonné de l'état d'esprit des commentateurs qui aiment à tout compliquer et torturent les pauvres textes classiques jusqu'à les rendre souvent incompréhensibles. »

Quant au secret professionnel, Hippocrate n'a pas manqué de rappeler qu'il était un des premiers parmi les devoirs du médecin.

Cette règle a toujours été maintenue. Dans les statuts de la Faculté en 1602, on lit :

Aegrorum arcana visa, audita, intellecta eliminet nemo.

De nos jours l'article 378 du Code pénal punit d'un emprisonnement d'un mois à six mois et d'une amende de 100 à 500 francs les médecins, chirurgiens et sages-femmes qui, *hors le cas où la loi les oblige à se porter dénonciateurs,* auront révélé des secrets à eux confiés dans l'exercice de leur profession. La jurisprudence tend même à élargir le domaine du secret et à comprendre comme le règlement de 1602 *tout ce que nous avons vu, entendu ou compris dans l'exercice de nos fonctions.*

Dans un autre ouvrage, l'auteur hippocratique donne à ses élèves des conseils de tenue par endroits un peu puérils mais par ailleurs très nobles et indiquant l'idée fort respectable qu'il se faisait sur le rôle du médecin :

La règle du médecin doit être d'avoir une bonne couleur et de l'embonpoint, suivant ce que comporte sa nature; car le vulgaire s'imagine que ceux dont le corps n'est pas ainsi en bon état ne sauraient soigner convenablement les autres.

Puis, il sera d'une grande propreté sur sa personne, mise décente, parfums agréables et dont l'odeur n'ait rien de suspect; car, en général, tout cela plaît aux malades.

Quant au moral, l'homme sage sera non seulement discret, mais aussi il observera une grande régularité dans sa vie; cela fait le plus grand bien à la réputation. Ses mœurs seront honorables et irréprochables, et, avec cela, il sera pour tous grave et humain; car se mettre en avant et se prodiguer excite le mépris; quand même ce serait tout à fait inutile.

Quant à l'extérieur, il aura une physionomie réfléchie, sans austérité; autrement, il paraîtrait arrogant et dur.

D'un autre côté, celui qui se laisse aller au rire et à une gaieté excessive est regardé comme étranger aux convenances; et cela, il faut s'en préserver soigneusement.

Dans le traité de « la Bienséance », nous voyons également que les médecins ne doivent pas être des sophistes sous peine de verser dans le charlatanisme, ils causeraient, dans ce cas dit, la perte de ceux qui se serviraient d'eux, étant « comme l'or faux dont le feu fait voir la qualité ».

Mais au contraire, en véritables sages, ils doivent avoir toujours les yeux fixés sur les choses réelles et l'auteur décrit ainsi la vraie sagesse, qu'elle soit rencontrée chez le médecin ou chez quelqu'un d'autre :

On la reconnaîtra à ses traits : point d'arrangement étudié, point d'affectation, un vêtement plein de bienséance et de simplicité fait non pour le luxe, mais pour la bonne opinion, pour la gravité, pour un esprit qui se ramène en soi-même.

Plus loin l'auteur hippocratique dépeint l'homme sage « tournant dans ce qui est démontré, le regard vers la vérité ».

Hippocrate dit ailleurs du médecin :

La justice présidera à toutes ses relations, car il faut que la justice intervienne souvent; ce ne sont pas de petits rapports que ceux des médecins avec les malades. Les malades se soumettent au médecin, et lui, à toute heure, est en contact avec des femmes, avec des jeunes filles, avec des objets précieux; il faut, à l'égard de tout cela, garder les mains pures. Tel doit être le médecin pour l'âme et pour le corps.

En ces quelques lignes, on peut facilement se rendre compte de la haute moralité de celui qui en est l'auteur. Depuis ces temps lointains, jamais n'ont été redites, en des termes plus précis et significatifs, l'ensemble des conceptions qui constituent l'honneur de la profession médicale.

Combien de médecins modernes devraient relire ces préceptes

et les appliquer, car, malheureusement, il en est qui, sciemment ou inconsciemment, par genre ou par paresse, vivent dans le laisser-aller le plus répugnant, et semblent ignorer les bienfaits de l'eau et du savon.

Combien de disciples contemporains d'Hippocrate, loin de s'imposer une règle honnête de vie, se livrent à toutes les débauches et à toutes les turpitudes ! Combien, profitant de l'ascendant et de la supériorité incontestable que leur confère leur titre, n'hésitent pas à détourner de leurs devoirs des femmes, des jeunes filles dont le grand maître disait que c'étaient des objets précieux et intangibles ! Bien qu'ils ne constituent à eux tous qu'une petite minorité, quel tort ils font souvent aux autres !

Ils permettent à des esprits trop prompts aux généralisations de se demander si cette science sacrée, ce dépôt glorieux dont pouvaient s'enorgueillir à juste titre les disciples, les élèves de l'école hippocratique, est ce qu'elle devrait être, et si le côté moral de la profession n'est pas allé en raison inverse du côté scientifique.

*

* *

Le médecin devra visiter régulièrement les malades, prêt à combattre la maladie, à répondre à leur objections, Il aura toujours présent à l'esprit et ce qu'il va faire, et ce qu'il faut faire auprès du malade.

Quand vous visitez le malade, ces dispositions étant prises, afin de n'être pas dans l'embarras, tout étant arrangé pour ce qui doit être fait, sachez, avant d'entrer, ce qui est à faire; car beaucoup de cas ont besoin, non de raisonnement, mais d'intervention secourable. Il importe de s'expliquer d'avance, à l'aide de l'expérience, sur ce qui doit advenir; cela fait bien à la réputation et s'apprend facilement.

En entrant, rappelez-vous la manière de s'asseoir, la réserve, l'habillement, la gravité, la brièveté du langage, le sang-froid qui ne se trouble pas, la diligence près du malade, le soin, la réponse aux objections, la possession de soi-même dans les perturbations qui surviennent, la sévérité à réprimer ce qui trouble, la bonne volonté pour ce qui est à faire.

Il est bon en effet surtout dans les cas d'urgence d'avoir à l'avance réfléchi sur ce que l'on va faire afin de rassurer le malade et sa famille par des paroles et des soins exempts d'hésitation.

M. Le Gendre dans son traité de déontologie conseille d'entrer sans fracas dans la chambre du malade et d'en sortir sans embarras et enfin, de ne pas faire comme ceux qui, intimidés, ne manquent « de se heurter à quelque meuble, de renverser quelque objet et arrivent décontenancés auprès du lit ».

Il ajoute qu'il faut calculer ses mouvements de ne façon à ne pas glisser sur un parquet trop ciré en auscultant un malade et d'éviter, en se retournant, de renverser la table de nuit.

Ce sont là des choses qui ont leur importance pratique et auxquelles nous n'étions pas accoutumés de penser à l'hôpital. Nous lisons dans les nouveaux aphorismes d'Hippocrate par Spons :

Artis medicae vilia quidem nosse difficile, sera verofacilius.

Hippocrate conseille de faire de fréquentes visites. Il est bien évident qu'il pense seulement alors aux maladies graves :

Faites de fréquentes visites, examinez soigneusement, remédiant à ce qui trompe dans les changements; vous saisirez avec plus de facilité et en même temps vous serez plus à portée. Car, ce qui est dans les humeurs est instable et se change aisément par la nature et par le hasard. Aussi, les choses non aperçues au moment où l'on agissait ont pris les devants et causé la mort; vu que ce qui aurait secouru faisait défaut. Ce qui vient à la fois est difficile, mais ce qui vient l'un après l'autre et à la suite il est plus facile d'en disposer et d'en avoir l'expérience.

Lorsque le Maître conseille de faire de fréquentes visites, il énonce une salutaire recommandation. Bien souvent en effet, des médecins, soit pour paraître plus habiles, soit par paresse inavouée, précipitent la sentence de leur diagnostic, et plus d'un se trompe qui ne l'aurait pas fait s'il s'était moins pressé.

Les conseils que prodigue le maître sont ceux qu'on professe chaque jour et dans chaque amphithéâtre à la Faculté. L'examen

minutieux du malade est et sera toujours capital, car tel signe qui, pour un profane, n'a pas de valeur, acquiert aux yeux de l'homme de science une signification pronostique importante, qui lui dicte sa sanction thérapeutique. Et s'il est évident qu'Hippocrate ne conseillait pas d'ausculter le cœur d'un malade atteint de rhumatisme articulaire, il préconisait la règle générale dans laquelle rentre le cas particulier que nous prenons pour exemple.

Et lorsque nous relisons ces lignes, s'imposent à notre mémoire les conseils d'un de nos maîtres qui nous suppliait de nous méfier des diagnostics hâtivement établis, et nous enjoignait de voir et de revoir plusieurs fois un malade avant de porter la sentence dernière.

*

* *

Ne rien laisser apercevoir au malade de ce qui arrivera.

On fera toute chose avec calme et avec autorité, cachant au malade pendant qu'on agit la plupart des choses, lui donnant avec gaieté et sérénité les encouragements qui conviennent; écartant ce qui est de lui; tantôt le réprimandant avec vigueur et sévérité, tantôt le consolant avec attention et bonne volonté; ne lui laissant rien apercevoir de ce qui arrivera ni de ce qui menace; car plus d'un malade a été mis à toute extrémité par cette cause, c'est-à-dire par un pronostic où on lui annonçait ce qui devait arriver ou ce qui menaçait.

Sans vouloir entrer dans une discussion particulière de chaque énoncé, ici s'impose à notre attention une règle de conduite dont un bon médecin ne devrait jamais se départir. Soignant le moral comme le physique, la santé de l'esprit comme celle du corps, le médecin doit avoir à tâche d'être celui qui console, celui dont la présence est accueillie avec foi et réconfort.

Le malade guette sur la bouche du praticien la bonne parole, surveille jusqu'à ses expressions de physionomie. N'oublions jamais qu'après notre départ, nous devons laisser dans la chambre du malade, à défaut d'élève ou d'infirmière, ces deux grands médicaments toniques : l'espoir et la confiance.

De nos jours, M. Le Gendre conseille au médecin de se rendre promptement au chevet du patient, car son arrivée constitue toujours un réconfort moral. Le vrai médecin prend part à la souffrance d'autrui. Il sait relever le courage d'un malheureux qui va s'abandonner au désespoir, par un prompt secours et par quelques paroles de bonté dites à propos et véritablement senties. Comme il est vrai ce vieux précepte latin traduit d'Hippocrate :

« Qui se humanum erga aegrorum praebuerit, in artis amore teneri censetur. »

Enfin, sauf avec d'infinis ménagements, ne pas laisser apercevoir au malade ce qui menace. La conduite attribuée au médecin de Balzac par O. Mirbeau est véritablement inhumaine : « Le matin de la mort de Balzac, Bacquart (son médecin) resta plus d'une heure au chevet de son ami. Balzac étouffait. Pourtant, entre ses étouffements, il put demander à Bacquart : « Dites-moi la vérité... où en suis-je ? » Bacquart hésita... Enfin il répondit : « Vous avez l'âme forte... je vais vous dire la vérité... : *Vous êtes perdu !* » Balzac eut une légère crispation de la face ; ses doigts égratignèrent la toile du drap. Il fit simplement : « Ah !... » puis un peu après : « Quand dois-je mourir ? » Les yeux pleins de larmes, le médecin répondit : « Vous ne passerez peut-être pas la nuit », et ils se turent.

« Tout à coup Balzac regarda longuement Bacquart et fit dans l'intervalle de ses halètements : « Ah ! oui... je sais... il me faudrait Blanchon... il me faudrait Blanchon... Blanchon me sauverait, lui. »

Les lecteurs de la *Comédie humaine* savent que Blanchon était le type du médecin idéal tel que Balzac l'avait conçu.

C'est là surtout devant la mort inéluctable alors que le plus savant voit sa science impuissante. C'est là que le praticien doit trouver dans son cœur des paroles d'espoir et de consolation. Il ne peut plus empêcher le corps de retourner en poussière ; mais il peut donner à l'âme assez de résignation et assez de doute bienfaisant sur l'issue pourtant fatale pour qu'elle passe dans la paix ses derniers instants sur la terre.

Il aura mérité de trouver à ses derniers moments la même sympathie et la même cordialité.

« Car, dit M. Le Gendre, le médecin meurt à son tour et n'a pas toujours la fortune de mourir subitement d'une balle au front en recueillant un blessé ou d'un coup d'apoplexie en faisant son cours, ou d'une syncope cardiaque à la tribune d'une académie ; il connaît trop souvent la maladie lente qu'il sait incurable. Alors il est exposé à être plus malheureux que tous les malades qu'il a assistés en pareil cas, s'il ne se rencontre pas un confrère ami pour adoucir ses maux. »

*
* *

Dans les cas graves et difficiles, le médecin provoquera une consultation et aura soin de laisser auprès du malade une personne sûre et expérimentée.

Le relâchement et l'aggravation chez le malade requièrent l'administration médicale. Il n'y a aucune disgrâce si un médecin, embarrassé dans quelque occasion auprès d'un malade et ne voyant pas clair à cause de son inexpérience, réclame la venue d'autres médecins, avec qui il consultera sur le cas actuel, et qui s'associeront à lui pour trouver le secours. Dans une affection qui demeure, le mal devenant plus intense, l'embarras fait qu'au moment, beaucoup de choses échappent. Il faut donc, en une telle occasion, prendre confiance, car jamais je ne poserai en principe que l'art ait décidé là-dessus. Les médecins qui voient ensemble un malade ne se querelleront ni ne se railleront mutuellement, car, ce que j'affirme avec serment, c'est que le raisonnement d'un médecin ne devrait envier celui d'un autre; ce serait en montrer les faiblesses; ceux qui sont voisins des métiers de place publique se laissent aller facilement à cela. Ce n'est point faussement qu'on a songé à la ressource des consultations, car quelle est l'abondance où il n'y ait pauvreté?

Ces lignes nous enseignent deux points essentiels. D'abord, que le médecin doit se considérer lui-même comme faillible, et ensuite que deux médecins ne doivent ni se contredire ni traiter d'absurde le raisonnement de l'autre. Hippocrate dit à son disciple que son inexpérience peut être, à un moment donné, la limite de

sa science, mais il ajoute, comme pour ménager sa susceptibilité, que la maladie se compliquant, les phénomènes deviennent complexes à débrouiller, et que, par suite, le médecin traitant peut ne point voir, obnubilé qu'il est par la maladie première, la relation des causes et des effets. Dans ces conditions, il importe pour lui d'avoir l'avis d'un consultant qui, n'ayant point d'idées préconçues, saura surmonter plus facilement la difficulté.

Les traités de déontologie modernes conseillent également la consultation en cas d'embarras dans le diagnostic ou le traitement. On agira de même si la famille le demande ou si l'on veut couvrir sa responsabilité dans un cas à issue fatale.

Enfin les médecins éviteront de montrer aux profanes leurs désaccords, ce qui leur nuirait à tous ; ils cacheront aussi leur intimité, si c'est le cas, se souvenant de cet aphorisme :

Medicus ratione utens, numquam alterum inerdiose calumniabitus sic enim animi impotentiam prodet.

Ces sentences, vieilles de vingt-quatre siècles, sont aussi neuves qu'aux premiers jours, et il n'est pas un disciple contemporain de l'ancien chef d'Ecole qui ne se trouve bien de les appliquer.

*

* *

Pour les honoraires, il ne devra jamais établir un forfait ! il ne devra pas se montrer trop âpre au gain.

Tout d'abord on ne demandera pas en étant appelé auprès d'un malade que les honoraires soient fixés tout d'abord : « Mieux vaut, dit Hippocrate, faire des reproches à des gens qu'on a sauvés que d'écorcher des gens qui sont en danger ». On n'imagine pas, en effet, un médecin appelé pour une maladie aiguë et disant au malade : « Ça sera tant ou je m'en vais ». Nous ne sommes pas des épiciers et si nous sommes en droit d'attendre des malades une indemnité pour exposer, à leur service, notre santé et notre vie, pour nos conseils, pour nos années consacrées à l'étude, ils ne

nous donneront jamais « le juste prix » de tout cela, ça serait trop cher et quand nous nous trouvons devant un homme qui souffre, notre premier devoir est de le soulager. Il paie ensuite... s'il le peut.

Je recommande, dit Hippocrate, de ne pas pousser trop loin l'âpreté et d'avoir égard à la fortune et aux ressources; parfois même, vous donnerez des soins gratuits, rappelant ou le souvenir passé d'une obligation ou le motif actuel de la réputation. S'il y a lieu de secourir un homme étranger et pauvre, c'est surtout le cas d'intervenir; car là où est l'amour des hommes est aussi l'amour de l'art. Quelques malades, sentant que leur mal est loin d'être sans danger et se fiant à l'humanité du médecin, recouvrent la santé. Il est bien de présider à la maladie pour la guérir, à la santé pour la conserver, à la santé aussi pour y mettre bonne grâce.

Que ce soit le médecin qui, dans une officine aux réclames alléchantes et aux couleurs vives qui attirent le passant, traite à forfait une maladie qui n'existe pas, que ce soit le chirurgien qui partage, *sans que le malade en sache rien,* ses honoraires avec le confrère qui fut son rabatteur, ce sont là mœurs malhonnêtes, et que devrait fustiger la loi.

O tempora, ô mores ! pourrait répéter un moderne moraliste. Oui, la faute en est aux mœurs dissolues, aux temps troublés, mais aussi, disons-le bien haut, aux institutions mêmes qui nous régissent.

Et puisque c'est de la doctrine hippocratique qu'il s'agit, rappelons qu'à ce moment-là, la médecine était un véritable sacerdoce, où n'étaient initiés que les ayants droit, et que cette initiation se faisait dès l'âge le plus tendre.

On conçoit qu'alors Hippocrate ait eu sur les générations de médecins qui ont suivi un ascendant considérable. Il était le saint. Il était le Maître. Et l'on peut dire de sa déontologie, qu'elle englobe tous les devoirs du praticien. Répétons que, de nos jours, ces devoirs n'ont pas changé, et que c'est cette prescience magnifique du rôle glorieux du médecin qui a fait la gloire d'Hippocrate, et qui perpétuera son souvenir immortel au cours des siècles à venir.

HIPPOCRATE ET LA MÉDECINE

> L'art se compose de trois termes : la maladie, le malade et le médecin; il faut que le malade aide le médecin à combattre la maladie.
>
> De l'*Art médical.*

Nous ne nous sommes pas proposé dans ce travail de faire le compte rendu complet des œuvres des la collection hippocratique. C'eût été un travail long, difficile, et, à notre avis, sans intérêt pratique ; mais pour la pathologie comme pour la déontologie nous essaierons de dégager le but qu'ont voulu atteindre les maîtres de l'Ecole hippocratique, leurs méthodes de travail pour y arriver.

Exagérant leur prudence et leur circonspection dans le diagnostic, le pronostic et le traitement, on les a volontiers accusés, eux et leurs disciples, d'avoir été des contemplateurs de la mort. Il y eut de tout temps certes des médecins, et même des maîtres du siècle dernier, pour qui le malade et la maladie n'avaient qu'un intérêt purement scientifique. Quelles que soient les écoles médicales auxquelles ils aient pu appartenir, nous croyons que cette indifférence profonde qu'ils témoignaient à ceux qu'ils avaient le devoir de guérir ou de soulager, n'était pas due surtout à leurs opinions thérapeutiques mais plutôt à leur sécheresse de cœur.

Hippocrate et ses élèves croyaient à la médecine et Protagoras dans le livre de l'*Art* lui donne comme objet « d'écarter les souffrances des malades et de diminuer la violence des maladies ».

A ceux qui objectent que les guérisons ne sont pas dues au talent du médecin, mais à la chance du malade, il répond :

> A quoi les personnes guéries pourraient-elles attribuer leur guérison si ce n'est à la fortune, vu qu'elles se sont rétablies par son concours et ses services? Evidemment, par cela seul qu'elles s'y sont confiées, elles ne se soucieront pas de prendre en considération la mince

réalité de la fortune; de la sorte, elles sont quittes envers l'une, mais non envers l'autre; car, en se remettant et en se confiant à l'art, elles en ont reconnu la réalité, et le résultat leur en a démontré la puissance.

Il ajoute que si des malades guérissent sans médecins c'est qu'ils se traitent comme les auraient traités un médecin. « Et certes, dit-il, c'est là une grande preuve de l'existence de l'art, tellement existant et tellement fort que manifestement il sauve ceux mêmes qui n'y croient pas. »

Si tant de cas ont une terminaison fatale, cela tient plus souvent, dit Protagoras, à l'indocilité du malade qu'à l'impéritie du médecin qui « se met à l'œuvre sain d'esprit et sain de corps, raisonnant sur le cas présent et, parmi les cas passés, sur ceux qui ressemblent au cas présent, de manière à pouvoir citer des guérisons dues au traitement ».Enfin, il faut connaître, continue-t-il, les limites de son art et ne pas se charger de guérir les cas désespérés.

Il croit donc à la réalité de son art et il donne des conseils pratiques. Dans les maladies internes « ce qui échappe à la vue du corps est saisi par la vue de l'esprit ». La médecine ne pouvant voir à l'intérieur du corps se sert de ressources auxiliaires « observant la raucité de la voix, la rapidité ou la lenteur de la respiration, et, pour chacun des flux ordinaires, les voies qui leur livrent issue. Elle juge de ces flux par leur odeur, par leur couleur, par leur ténuité et leur consistance et en induit de quel état ces phénomènes sont signes ».

Si les symptômes sont insuffisamment nets, on peut, par exemple, par des courses ou des promenades en terrain accidenté obliger « la respiration à révéler ce dont elle est la révélatrice ordinaire ». Cette façon de rechercher les troubles de la respiration ne date donc pas d'aujourd'hui.

De son côté, Hippocrate, dans le livre des *Pronostics*, en énumère ainsi les signes fournis par la respiration :

La respiration devenue fréquente annonce de la douleur ou de l'inflammation dans les régions susdiaphragmatiques. Profonde et se faisant à de longs intervalles, elle indique le délire; sortant froide des

narines et de la bouche, elle est d'un très funeste augure. Il faut regarder la bonne respiration comme ayant une très grande influence sur la conservation du malade, dans toutes les maladies aiguës qui sont jointes à des fièvres, et se jugent dans quarante jours.

Ailleurs, il est fait mention du mauvais pronostic de la respiration entrecoupée.

L'auteur de la maladie sacrée écrit :

Si le flux prend sa marche vers le cœur, il survient des palpitations, de la dyspnée, la poitrine s'altère, quelques-uns même deviennent bossus. En effet, la pituite froide, descendant sur le poumon ou sur le cœur, refroidit le sang; les veines, saisies violemment par ce refroidissement, battent contre le poumon et le cœur, le cœur palpite et il en résulte la gêne de la respiration et l'orthopnée, car le patient ne reçoit pas le souffle autant qu'il le veut, tant que le phlegme affluant n'a pas été surmonté, échauffé et dispersé dans les veines. Alors cessent les palpitations et la dypsnée, et elles cessent dans la mesure de la quantité du flux, c'est-à-dire plus lentement si le flux est plus considérable, plus vite s'il est moindre. De la même façon, des flux qui se répètent fréquemment produisent des accès fréquents; éloignés, des accès éloignés.

Tout cela est encore bien trouble dans les esprits ; mais enfin une méthode d'examen est trouvée, c'est le premier pas de la pathologie cardiaque. Et la thérapeutique est presque entièrement la nôtre puisqu'on prescrit la diète lactée, la purgation et, si besoin est, la saignée et des mouchetures sur les œdèmes incoercibles. Il ne manque que la digitale. La médecine hippocratique s'appuie tout d'abord sur l'observation des maladies et la connaissance des remèdes qui guérissent mais cet empirisme pur ne lui suffit plus et, en se gardant autant que possible de se laisser aller à de folles hypothèses, elle développe les acquisitions de la science par un raisonnement sagement employé. « C'est cette médecine nouvelle, dit Meunier, qui sera désormais la médecine rationnelle, s'appuyant, non sur des hypothèses, mais sur des faits, sur l'observation aidée du raisonnement. »

DE LA MALADIE

Hippocrate envisage la constitution du corps humain en quatre humeurs :

Le corps de l'homme a en lui sang, pituite, bile jaune et noire; c'est là ce qui en constitue la nature et ce qui y crée la maladie et la santé. Il y a essentiellement santé quand ces principes sont dans un juste rapport de crase, de force et de quantité, et que le mélange en est parfait; il y a maladie quand un de ces principes est soit en défaut, soit en excès, ou, s'isolant dans le corps, n'est pas combiné avec tout le reste. Nécessairement, en effet, quand un de ces principes s'isole et cesse de se subordonner, non seulement le lieu qu'il a quitté s'affecte, mais celui où il s'épanche s'engorge et cause douleur et travail. Si quelque humeur flue hors du corps plus que ne le veut la surabondance, cette émanation engendre la souffrance.

Cette question de l'équilibre entre les différentes humeurs est loin d'être une erreur grossière. Evidemment, la façon dont il l'explique, comme aussi le choix des termes, semble puéril ; mais si l'on traduisait ces termes enfantins, par les expressions scientifiques modernes, on serait surpris d'y découvrir beaucoup de similitude. Les découvertes récentes de l'école Widal sur l'anaphylaxie, la colloïdalasie, ne sont pas autre chose que cette rupture brusque de l'équilibre humoral dont parle Hippocrate. Evidemment, il serait présomptueux que de vouloir faire cadrer exactement la pensée d'Hippocrate avec les écrits contemporains, et vouloir trouver chez le maître hellène des choses qui ne s'y trouvent pas. Mais l'ensemble de la doctrine est loin d'être absurde, et cadre dans l'ensemble, répétons-le sans crainte du ridicule, avec les idées que nous nous faisons actuellement de certains chocs sanguins.

J'ai promis de démontrer que les principes qui constituent l'homme selon moi sont toujours les mêmes; et dans le langage reçu et dans la nature; or je dis que ce sont le sang, la pituite et la bile jaune et noire. Et d'abord, remarquons-le, dans l'usage, ces humeurs ont des noms distincts qui ne se confondent pas; ensuite, dans la nature, les apparences n'en sont pas moins diverses, et ni la pituite ne ressemble au sang, ni la bile à la pituite. En effet, quelle similitude y aurait-il entre des substances qui ne présentent ni la même couleur à la vue, ni la même sensation au toucher, n'étant ni chaudes ni froides, ni sèches, ni humides de la même manière ?...

On peut se convaincre qu'elles ne sont pas en effet identiques, mais que chacune a une vertu et une nature particulière : donnez à un homme un médicament phlegmagogue, il vomit de la pituite; un médicament cholagogue, il vomit de la bile ; de même la bile noire est évacuée si vous administrez un médicament qui agisse sur la bile noire; enfin blessez quelque point du corps de manière à faire une plaie, du sang s'écoulera.

L'équilibre entre les humeurs s'appelle la crase, d'où notre expression moderne pour désigner une rupture dans la juste proportion des éléments constitutionnels du sang, la discrasie.

Il y a essentiellement santé quand ces principes sont dans un juste rapport de crase, de force et de quantité, et que le mélange en est parfait.

Voilà pour la crase.

Il y a maladie quand un de ces principes est soit en défaut, soit en excès, ou, s'isolant dans le corps, n'est pas combiné avec tout le reste.

Voilà pour la discrasie.

Mais cette harmonie dans la juste répartition des éléments se retrouve ailleurs qu'entre les quatre éléments que nous venons d'énumérer. Hippocrate et son école avaient perçu plutôt que découvert, soupçonné plutôt qu'inventé, le rôle primordial de la fièvre. En effet, il est prouvé aujourd'hui que la fièvre est la manifestation thermique de la lutte, de la défense de l'organisme. Pour Hippocrate, il s'agissait seulement de la rupture d'équilibre entre le froid et le chaud ; la crase, envisagée sous un autre angle, était l'équilibre entre ces deux éléments :

Quand le chaud et le froid sont dans un juste tempérament l'un avec l'autre, l'homme est en santé.

« Si autem precesserit calidum frigidi equalitatem, tunc quidem inflammati frigidum quantum magis egrotat corpus homines causo et auctis febribus calidum et frigidum et humidum utraque ali efficiuntur et patiuntur. Si quidem primum frigus adprehendat necesse est calorem animi in febres transire et de excessum frigidi et iterum de febre ad frigus transiret et sudores manationes ex omni corpore sic et in minus que tropea vocantur de calido in frigidum et de frigido in calidum transeunt si autem primo calor accipiat, necesse est in rigore transire et iterum rigores febres. »

Mais notre mot « discrasie » ne s'applique qu'à un petit nombre de cas. Il n'est pas synonyme de maladie. Pour l'école ancienne, la maladie, comme nous venons de le voir, se produit quand il y a rupture des humeurs.

Les maladies proviennent toutes, chez les hommes, de la bile et du phlegme. La bile et le phlegme produisent les maladies quand, dans le corps, l'une de ces humeurs éprouve un excès ou de sec ou d'humidité, ou de chaud ou de froid.

Passant en revue la cause des maladies, Hippocrate en signale deux qu'il juge capitales : le Régime et l'Air.

Nous disons que le Régime et l'Air étaient, d'après notre auteur, les causes premières des maladies. Nous allons voir, d'après la courte étude que nous allons en faire, qu'ici, comme ailleurs, Hippocrate tend à ramener à un même système l'ensemble des cas particuliers qu'il examine. Expliquons-nous : Nous avons vu plus haut que la rupture de l'équilibre entre ce que l'homme mange et ce qu'il dépense, c'est-à-dire entre sa nourriture et les divers exercices auxquels il se soumet, sont également la cause des maladies.

Si, en effet, il était possible de trouver, en outre, pour chaque nature individuelle, une mesure d'aliments et une proportion d'exercices sans excès, ni en plus ni en moins, on aurait un moyen exact d'entretenir la santé.

Sans doute, présent et voyant, on connaîtrait assez l'homme qui se

dépouille de ses vêtements et qui s'exerce dans les gymnases pour le garder en santé, ôtant d'un côté, ajoutant de l'autre.

Or, quand même il n'y aurait qu'une petite disproportion entre les uns et les autres, nécessairement, au bout d'un long temps, le corps serait surmonté par l'excès et arriverait à la maladie. Tel est le point auquel les autres se sont arrêtés, et qu'ils n'ont même pas touché. Mais moi, je l'ai touché, et j'ai découvert le moyen de reconnaître l'imminence de la maladie que prépare un excès en un sens ou en l'autre. Les maladies, en effet, n'éclatent pas soudainement : mais s'amassent peu à peu, elles se montrent pleines d'intensité. Avant donc que dans le corps la santé soit vaincue par la maladie, il est des accidents qu'on éprouve, que j'ai reconnus et qu'il y a moyen de faire disparaître. Avec cette addition à ce qui a été écrit, la tâche que je me suis proposée sera accomplie.

Voilà donc, développée ici complaisamment, cette doctrine de l'équilibre. Mais ce n'est pas tout ce qu'Hippocrate pense du régime. Ailleurs il prétend qu'une mauvaise alimentation peut causer également la maladie.

Mais l'air vicié, l'air qui transporte des miasmes, est également la source de bien des maux.

Les maladies proviennent les unes du régime, les autres de l'air dont l'inspiration nous fait vivre. On distinguera ainsi ces deux séries : quand un grand nombre d'hommes sont saisis en même temps d'une même maladie, la cause en doit être attribuée à ce qui est le plus commun, à ce qui sert le plus à tous; or cela, c'est l'air que nous respirons.

Une telle affirmation nous paraît enfantine ; si nous nous donnons la peine de la relire, de réfléchir, nous devons être étonnés qu'en une époque où on ignorait à la fois la composition de l'air et l'existence des microbes, Hippocrate ait pu ainsi déterminer deux causes de maladie que l'on nomme aujourd'hui : l'auto et l'hetero-infection.

Et là, d'ailleurs, il différencie nettement la maladie d'un et la maladie de tous, c'est-à-dire l'épidémie. On doit, si l'on veut éviter d'être pris à son tour, fuir un air vicié, et chercher en d'autres lieux une hospitalité plus saine.

Au temps où une maladie règne épidémiquement, il est clair que la cause en est non dans le régime, mais dans l'air que nous respirons et

qui laisse échapper quelque exhalaison morbifique contenue en lui. Voici les conseils qu'alors il faut donner : ne pas changer le régime, puisqu'il n'est pour rien dans la maladie, mais faire en sorte que l'inspiration de l'air soit aussi petite que possible, c'est-à-dire s'éloigner autant qu'on peut dans le pays, des localités envahies par la maladie; d'autre part, atténuer le corps, atténuation qui réduit, chez les hommes, le besoin d'une forte et fréquente respiration.

Ce souci d'éviter l'absorption d'air en trop grande quantité fait tomber l'auteur en un autre excès. Il est bien évident que si on s'anémie en se sous-alimentant, on sera en état de moindre résistance, et l'on succombera plus facilement. Polybe, l'auteur présumé de ces lignes qu'il a écrites dans la *Nature de l'Homme*, a péché par excès afin de mieux faire comprendre son idée.

Enfin, on relève également d'autres causes de maladies : le refroidissement, le chaud et froid, l'excès d'alimentation, l'exercice trop violent, les eaux stagnantes. De nos jours, au chapitre étiologie, ces causes sont en bonne place.

DE LA DÉTERMINATION DES MALADIES

Ne rien faire au hasard, ne rien manquer à observer.
(*Epidémies*, VI.)

Le grand souci du médecin de l'école hippocratique, ce n'était pas tant d'étudier une maladie en elle-même avec le seul sentiment d'intérêt scientifique pur que lui aurait inspiré un problème quelconque, mais plutôt de connaître son évolution possible afin de guérir le malade s'il le peut et de le soulager dans le cas contraire. C'est ce qui explique l'importance accordée au pronostic dans les œuvres d'Hippocrate. On peut dire que l'étude si approfondie des symptômes n'est faite que pour l'établir plus solidement. Le diagnostic ne compte que par rapport à lui, mais il faut toutefois commencer par le faire et le jeune médecin grec trouvait pour cela dans les livres de ses maîtres de nombreuses indications sur les maladies le plus probables, suivant le lieu, l'âge et l'aspect du malade.

Des indications fournies par le climat.

Les médecins anciens étaient souvent périodeutes, aussi ne faut-il pas s'étonner qu'ils aient étudié soigneusement l'influence du climat sur la santé. Il fallait qu'en arrivant dans une ville inconnue, le seul aspect du pays leur indiquât les maladies qu'ils auraient à soigner le plus fréquemment.

Dans le livre des *Airs, des Eaux et des Lieux,* Hippocrate traite longuement cette question. Parlant des eaux il dénonce le danger des eaux dormantes qui rendent « la rate volumineuse et dure, le ventre resserré, émacié et chaud, les épaules et les clavicules décharnées ».

Fréquemment, à la lecture de l'œuvre d'Hippocrate, on est frappé par les expressions de fièvre quotidienne, hémitritée, tierce et quarte. Il s'agit tout simplement des fièvres paludéennes ; le lethargos en était la forme comateuse, le fremitis, la forme délirante, et le causos, la fièvre ardente. Le paludisme qui sévit actuellement dans les pays chauds, existait à l'état endémique dans la plus grande partie de la Grèce ancienne. Il est donc naturel qu'Hippocrate, que les médecins qui lui ont succédé, dont la plus grande partie de la vie se passait en voyages, aient été constamment sous l'empire des préoccupations que leur causait cette maladie. En effet, les médecins anciens, qui, comme nous l'avons déjà fait remarquer, étaient des périodeutes, rencontraient régulièrement, au cours de leurs déplacements, ces formes variées d'une même maladie, le paludisme. Qu'Hippocrate ait décrit les différentes fièvres comme des maladies différentes, il ne faut pas nous en étonner, ce n'est que beaucoup plus tard qu'on a pu faire la différentiation avec la découverte des hématozoaires.

Voici comment Hippocrate décrit le fremitis :

Dans le fremitis, la crise survient, chez la plupart, le onzième jour, le vingtième chez quelques-uns; et ce furent ceux qui eurent le fremitis, non pas dès le début, mais seulement vers le troisième ou quatrième jour, et chez qui les accidents, ayant été modérés dans le premier temps, la fièvre tourna vers le septième jour à l'acuité; il y a donc une grande quantité de maladies. Parmi les malades, la mortalité tomba surtout sur les adolescents, les jeunes gens, les hommes faits, sur les individus à peau glabre, sur ceux à peau un peu blanche, sur ceux à cheveux plats, sur ceux à cheveux noirs, sur ceux qui vivaient à l'abandon et dans l'indolence, sur ceux qui avaient la voix grêle, sur ceux qui avaient la voix rauque, sur les bègues, sur les personnes d'un caractère susceptible. Il mourut aussi beaucoup de femmes qui présentaient les mêmes conditions. Sous l'influence de la constitution atmosphérique dont il est ici question, on observa quatre signes particulièrement salutaires. Ce furent : ou des épistaxis favorables, ou l'évacuation d'urines abondantes, et qui offrirent un sédiment considérable et de bonne nature, ou un flux de matières bilieuses qui survenaient à temps, ou l'apparition de phénomènes dysentériques. Chez plusieurs, il arriva que le mal ne fut pas jugé par un seul de ces quatre signes, mais la plupart passèrent par toute cette série de

symptômes, et quoiqu'ils parussent aller plus mal, cependant tous ceux chez qui on les observa échappèrent.

Voici comment Hippocrate décrit le causos :

Il y a flux de ventre, soif considérable, la langue est rude, sèche, et le malade a un goût salé dans la bouche; l'urine ne coule pas, le sommeil est absent, les extrémités se refroidissent. Si le malade n'a pas une epistaxis ou un dépôt aux environs du cou, ou une douleur des jambes, ou une expectoration de crachats épais (ajoutons : quand le siège du mal est dans le ventre, ou une douleur dans la hanche, ou une lividité des parties génitales), la maladie ne se juge pas; la tension des testicules est aussi un phénomène critique.

Ailleurs, par ses descriptions, l'auteur nous montre bien qu'il s'agit d'une fièvre voisine du paludisme.

Les redoublements se manifestaient les jours pairs; c'était, chez la plupart, au quatrième jour qu'apparaissaient les accidents les plus graves; la sueur devenait généralement un peu froide, les extrémités ne se réchauffaient plus, mais elles restaient froides et livides. Les malades n'avaient alors plus de soif, leurs urines devenaient rares, noires et ténues.

Enfin, l'auteur décrit ainsi le lethargos :

Les malades affectés de léthargos sont tremblants des mains, somnolents, de mauvaise couleur, œdémateux, avec pulsations lentes; le dessous des yeux est gonflé; des sueurs surviennent; ils ont des selles bilieuses et involontaires, ou le ventre est très resserré; les urines et les selles s'échappent à leur insu; l'urine est jumenteuse; ils ne demandent pas à boire ni rien autre chose; ayant repris leur intelligence, ils disent qu'ils ont le cou douloureux, et que des bruits leur traversent les oreilles; les malades qui réchappent du lethargos sont pris généralement d'empyème.

On voit donc, décrites ainsi et caractérisées, par la façon magistrale à laquelle nous sommes maintenant habitués, les principales manifestations aiguës du paludisme.

Mais si, au cours de ses nombreuses pérégrinations, le Maître a pu ainsi observer et décrire les symptômes d'un paludisme aigu, il n'avait pas été sans remarquer l'état maladif et quasi chronique dans lequel vivaient la plupart des habitants de son île et de la Grèce. Dans le traité des *Airs, des Eaux et des Lieux,* il fait une

description très étudiée de ce que nous pourrions appeler le paludisme chronique.

Meunier cite ainsi Hippocrate :

Ces gens ont toujours la rate volumineuse et dure, le ventre resserré, émacié et chaud, les épaules et les clavicules décharnées. Leurs chairs se fondent au profit de la rate. Ils sont, de plus, affamés, altérés, sujets à des hydropisies fréquentes et dangereuses, à des dysenteries, à des diarrhées; ils ont, de plus, des fièvres quartes de longue durée qui se terminent par des hydropisies et la mort.

« C'est à se demander, ajoute Meunier, si la grande fréquence des pleurésies purulentes n'était pas due à la même influence. Assurément, bien des affections du foie, de la rate et des intestins, doivent y être rapportées. » Cette petite étude vient corroborer encore l'analyse que nous avons faite du système hippocratique.

L'auteur du traité des *Airs, des Eaux et des Lieux* établit aussi l'influence du climat sur le caractère ; mais il fait très justement remarquer que le climat n'est pas tout et que les institutions politiques jointes à la qualité du patriotisme, ont une grande influence sur les peuples. « En Asie, remarque-t-il, tous ceux, qui, exempts de maîtres, se régissent par leurs propres lois, et travaillent pour eux-mêmes, sont les plus belliqueux de tous. »

Le Maître de l'Ecole hippocratique nous révèle une fois de plus sa méthode. La médecine hippocratique est basée sur l'observation des faits, des phénomènes qui en découlent, en un mot, sur l'empirisme raisonné. Mais, pour être un bon empirique, il faut avoir un talent d'observation judicieusement éclairé ; il n'est évidemment pas donné à n'importe qui, alors que l'état antérieur de la science est primitif, de constituer et de bâtir toute une médecine sur le simple examen des faits. Il a fallu le génie du grand homme et de ses élèves pour arriver à ce résultat. Et l'on peut concevoir une admiration plus grande encore si l'on songe qu'ils furent les initiateurs de la méthode, et que depuis, la médecine ne s'est pas inspirée d'autres principes. Observation d'abord, réflexion. Ces deux manifestations de l'esprit se répétant à l'occasion de tous les faits semblables, la déduction vient ensuite, l'analyse précède la synthèse. Hippocrate n'est pas autre chose.

Des indications fournies par l'âge des malades.

Dans la rcherche de leur diagnostic les élèves de l'Ecole hippocratique se basaient également sur l'âge des malades.

Chez le jeune enfant ils s'attendaient à trouver le plus souvent des convulsions, des aphtes, des vomissements, de la toux, des terreurs, des inflammations de l'ombilic, des suintements d'oreilles. Plus tard, à l'époque de la dentition : l'irritation des gencives, des fièvres, des convulsions, des diarrhées.

S'agissait-il d'un adolescent, on pensait de préférence et suivant les signes cliniques, à une amygdalite, à ce qu'on appelait une luxation en avant des vertèbres et que Meunier pense pouvoir être le mal de Pott cervical ; on pensait dans d'autres cas à l'asthme, aux calculs, aux ascarides, enfin aux approches de la puberté, on observait souvent de longues fièvres et des épistaxis.

Plus tard, entre 21 et 25 ans, était la période pendant laquelle les médecins grecs déclaraient observer le plus d'hémoptysies, de phtisies, de fièvres aiguës et d'épilepsies.

Dans son traité, Hippocrate étudie les différentes manifestations de la phtisie que nous, médecins modernes, connaissons bien ; la tuberculose pulmonaire, qui est étudiée longuement, la tuberculose des articulations, appelée aujourd'hui tumeur blanche, et la tuberculose des vertèbres.

Le tuberculeux, le phtisique comme l'appelle Hippocrate, est un être qui s'amaigrit, aux sueurs nocturnes et abondantes, à l'appétit diminué, en proie à une petite toux sèche, quinteuse, épuisante.

Dès le commencement de l'été, durant l'été et pendant l'hiver, plusieurs qui dépérissaient depuis longtemps se mirent au lit avec les signes de la phtisie; cette maladie devint manifeste chez un bon nombre pour qui on ne faisait encore que la redouter; il y en eut chez qui elle se déclara pour la première fois à cette époque; ceux-là y étaient disposés par leur constitution. Il périt le plus grand nombre de ces phtisiques; et je ne sais si un seul de ceux qui s'étaient alités alla jusqu'à la durée moyenne de cette maladie. Ils moururent plus promptement que ce n'est l'habitude dans ces affections, ce qui est d'autant plus remarquable que des maladies plus longues et accompagnées de fièvres furent supportées

sans accident et ne causèrent pas la mort, ainsi qu'il sera dit. La phthisie fut, en effet, la plus considérable des maladies qui régnèrent alors et la seule qui enleva les malades. Voici les symptômes qu'on observait chez la plupart d'entre eux : fièvres, où le frisson occupait la plus grande partie de l'accès, continues, aiguës, sans intermittence véritable; la forme en était celle de la fièvre hémitritée, plus légère un jour, redoublant le lendemain; et, en somme, croissant toujours en acuité. Sueurs continuelles, mais non générales; extrémités très froides et se réchauffant difficilement; ventre dérangé, évacuations bilieuses peu abondantes, non mélangées, ténues et mordantes, ce qui obligeait les malades à se lever souvent. Les urines étaient ténues, incolores, crues, peu abondantes, ou bien elles étaient épaisses, avec un petit dépôt, et ce dépôt, loin d'être favorable, présentait des caractères de crudité et d'inopportunité. Les malades, avec une toux fréquente, expectoraient de petites matières cuites qu'ils n'amenaient que peu à peu et avec peine; et dans les cas où la maladie était la plus violente, l'expectoration n'en venait même pas à un peu de coction, elle restait crue jusqu'à la fin. Chez la plupart, la gorge, douloureuse dès le commencement, le fut jusqu'au terme de la maladie; rougeur et inflammation dans cette partie; petites fluxions ténues et âcres; colliquation et dépérissement rapides. Les malades conservèrent du dégoût pour tous les aliments; ils n'éprouvaient point de soif; plusieurs eurent du délire aux approches de la mort; telle fut la marche des phtisies.

Avec son sens aigu de l'observation, Hippocrate avait remarqué que la phtisie survenait chez les hommes dont la peau était blanchâtre, à couleur blafarde, ou rougeâtre. Des yeux fauves, une chevelure rousse ou très blonde, semblaient prédisposer à cette affection. De même ceux dont les omoplates étaient saillantes. Il avait également remarqué qu'un certain trouble de la voix survenait soit au début, soit à une période avancée de la maladie. Nous n'insisterons pas sur tous les autres signes multiples qui foisonnent dans la production hippocratique ; ce que nous venons d'en montrer suffit amplement à faire étalage à nos yeux de cette science magnifique qui était l'apanage de celui que nous étudions. Nous ajouterons seulement qu'Hippocrate avait remarqué que la phtisie était héréditaire. Il le dit expressément dans son traité de la *Maladie sacrée*, au paragraphe 2 : « Un phtisique naît d'un phtisique ». S'il est démontré de nos jours que ce n'est pas l 'affection elle-même qu'on se transmet de génération en génération, mais

bien plutôt l'aptitude à la contracter, le mérite n'en reste pas moins grand à celui qui le premier en avait fait la remarque.

Quelques mots maintenant de la tuberculose osseuse.

Il est, à notre avis, tout à fait remarquable qu'Hippocrate ait rattaché à la tuberculose une affection qui fut pendant des siècles après lui, considérée comme indépendante. Nous n'en voulons comme preuve, que ce passage des Prénotions Coaques, où il dit en substance que si les fièvres dépassent six mois, la phtisie coxalgique survient facilement.

Par contre, il semble qu'il n'ait pas vu la cause de ces gibbosités dont il parle souvent. Il signale malgré tout des abcès dans les lombes, dans l'aine, et quelque part, il parle de ponctions. Ce serait à croire que ce médecin de l'antiquité ait vécu de nos jours, quelque part sur un coin de la plage picarde, à Berck, où sont allongés côte à côte des petits Pottiques aux abcès lombaires que viennent ponctionner régulièrement les internes du service.

Enfin, Hippocrate traite de la phtisie laryngée, dans son deuxième livre *Des Maladies*. Il décrit la douleur qui occupe le milieu de la poitrine, la voix qui devient rauque, l'expectoration aqueuse et ténue ; on traitera ce genre de phtisie par des vomitifs, des purgatifs et des boissons de décoction de lentilles.

Faisons remarquer, à propos de la coxalgie, qu'elle était confondue souvent avec la luxation congénitale, qui est bien décrite ; les malades « ont les fesses très proéminentes, à cause de l'écartement des têtes du fémur ».

C'est certainement le chapitre des maladies aiguës qui a le plus intéressé le maître de l'Ecole hippocratique. Il préférait de beaucoup étudier des maladies qu'il ne voyait pas et dont il ne pouvait saisir que les manifestations. Nous ne nous étonnerons donc pas de le voir étudier durant de longs chapitres ces maladies aiguës dont, certainement, beaucoup ressemblaient comme des sœurs à notre paludisme.

Les maladies aiguës sont celles que les anciens ont nommées pleurésie, péripneumonie, phrénésie, léthargie et les autres affections qui en dépendent et où la fièvre est généralement continue. Quand il ne règne plus épidémiquement une forme commune de maladies pestilentielles,

mais que les affections, étant sporadiques, sont semblables à celles qui sévissent habituellement; alors il meurt par les maladies aiguës bien plus de monde que par toutes les autres réunies.

Pour les découvrir il faut donc, usant de cet esprit d'observation si particulier à l'Ecole hippocratique, et dont elle peut à juste titre s'enorgueillir, relever sur le malade les moindres signes capables d'une signification. C'est ainsi que l'examen de la face aura une certaine valeur :

Dans les maladies aiguës, le médecin fera les observations suivantes : il examinera d'abord le visage des malades et verra si la physionomie est semblable à celle des gens en santé, mais surtout si elle est semblable à elle-même. Ce serait l'apparence la plus favorable, et plus elle s'en éloignera, plus le danger sera grand. Les traits ont atteint le dernier degré d'altération quand le nez est effilé, les yeux enfoncés, les tempes affaissées, les oreilles froides et contractées, les lobes des oreilles écartés, la peau du front sèche, tendue et aride, la peau de toute la face jaune ou noire, ou livide, ou plombée.

Cette description magnifique du « faciès » d'un pneumonique ou d'un typhique semble écrite pour une conférence d'internat par un candidat rompu au style et aux descriptions de malades :

Si, dès le début de la maladie, le visage présente ces apparences et si les autres signes ne fournissent pas d'indications suffisantes, on demandera au malade s'il a veillé longtemps, s'il a eu une forte diarrhée, s'il a souffert de la faim; une réponse affirmative sur un quelconque de ces points fera regarder le péril comme moins imminent; un tel état morbide, quand les causes indiquées plus haut ont ainsi décomposé la physionomie, *se juge* dans l'espace d'un jour et d'une nuit. Mais si le malade ne commémore aucune de ces causes, si l'affection ne cesse pas dans l'intervalle qui a été fixé, il faut savoir que la mort est prochaine.

Est-ce à une époque plus avancée de la maladie, au troisième ou au quatrième jour, que la physionomie est ainsi décomposée? On fera les questions que j'ai indiquées plus haut et on examinera les autres signes, tant ceux que donne l'ensemble du visage que ceux qui sont fournis par les yeux.

Si les yeux fuient la lumière, s'ils se remplissent involontairement de larmes, s'ils s'écartent de leur axe, si l'un devient plus petit que l'autre, si le blanc se colore en rouge, s'il y paraît des veinules livides ou noires,

s'il se montre de la chassie autour de la prunelle, s'ils sont ou agités ou saillants hors de l'orbite, ou profondément enfoncés; si les prunelles sont desséchées et ternes ou si la coloration de tout le visage est altérée, l'ensemble de ces signes est mauvais et de funeste augure.

Ailleurs, l'auteur du *Pronostic* énonce d'autres signes importants :

Le désir de se lever au fort de la maladie est fâcheux dans toutes les affections aiguës, mais il l'est surtout dans les affections péripneumoniques.

Ici, Hippocrate décrit le délire auquel est en proie le pneumonique souvent. Il est évident que le patient atteint de cette sorte de complication est fort compromis :

Grincer des dents, quand ce n'est pas une habitude d'enfance, menace le malade d'un délire maniaque, et cela est grave.

Et ailleurs, cette description magnifique de la carphologie. On croirait voir un typhique tendre devant nous

...les mains promenées devant le visage cherchant dans le vide, ramassant des fétus de paille, arrachant brin à brin le duvet des couvertures, détachant les paillettes des murs de l'appartement, présentent autant d'indices d'une terminaison funeste.

On remarquera avec quel soin les symptômes sont étudiés, non seulement pour connaître le diagnostic, mais aussi et surtout la marche possible de la maladie et, par là même, le traitement à établir. Le pronostic tient une grande place dans la médecine ancienne. On recommandait aux élèves d'être très prudents dans son établissement mais d'essayer à tout prix de le faire.

Nous avons dit plus haut qu'Hippocrate reprenait la division des maladies aiguës en quatre principales, comme faisaient les anciens. Suivons-le dans ses différentes descriptions de moyens de pronostic, de symptômes et de traitement.

Péripneumonie et pleurésie.

On ne faisait pour ainsi dire pas de distinction entre ces deux affections. Ce ne sera qu'après Laennec qu'on pourra, avec le précieux moyen d'investigation qu'est l'auscultation, établir les différences essentielles qui existent entre les deux lésions.

Il faut examiner de la manière suivante les affections péripneumoniques et pleurétiques : si la fièvre est aiguë, s'il y a douleur dans un côté de la poitrine ou dans tous les deux, si le malade souffre pendant l'expiration, s'il tousse, si les crachats sont souillés ou livides, ou ténus, spumeux et d'un rouge sang, enfin s'ils présentent quelque différence avec les crachats de bonne nature, il faut se comporter ainsi :

Voilà décrits les crachats de la pneumonie, de l'asthme, de la tuberculose aiguë. On est en droit de se demander, si cette dernière affection n'existait pas déjà dans l'Ecole hippocratique, non pas à cause des filets de sang que décrit Hippocrate, mais encore à cause de plusieurs descriptions d'états chroniques pulmonaires sur lesquels, d'ailleurs, nous reviendrons.

Dans les Aphorismes, on lit :

La péripneumonie, s'ajoutant à la pleurésie, est funeste.
Le phrénétis, s'ajoutant à la péripneumonie, est funeste.

Les anciens savaient pratiquer l'opération de l'empyème. Ils diagnostiquaient facilement la présence de pus dans la cavité pleurale. Il semble même qu'ils aient fait de l'auscultation à distance.

En général, on reconnaît les empyématiques aux signes suivants : d'abord la force ne les abandonne pas : légère le jour, elle redouble la nuit; des sueurs abondantes s'établissent, les malades éprouvent des envies de tousser et, cependant, l'expectoration est insignifiante, les yeux s'enfoncent dans les orbites, les pommettes rougissent, les ongles des doigts se recourbent... Les malades affectés d'empyème depuis peu de temps se reconnaissent à ces mêmes signes, s'il s'y joint quelqu'un des signes qui appartiennent au début de la suppuration et, en même temps, si la respiration est un peu plus gênée.

Comme dans nos modernes questions d'internat, Hippocrate différencie les signes généraux de la suppuration des signes locaux de la modification de la respiration.

Quand on ouvre un empyème par la cautérisation ou l'incision, le sujet réchappe si le pus est pur, blanc, et sans mauvaise odeur; mais il périt si le pus est sanguinolent et bourbeux.

Quand, la maladie paraissant se jeter sur le diaphragme, les autres signes mauvais ne surviennent pas, on a beaucoup de raisons de penser qu'il se formera un empyème.

Les empyèmes qui succèdent aux péripneumonies font périr de préférence les personnes avancées en âge, tandis que les autres suppurations sont plus funestes aux moins âgées.

Meunier, dans son *Histoire de la Médecine,* nous raconte ainsi comment les médecins de l'époque pratiquaient l'opération :« Le patient était lavé avec beaucoup d'eau chaude, puis, placé sur un siège qui ne devait pas bouger, un aide lui tenait les bras ; et le médecin, le secouant par les épaules, approchait son oreille pour savoir de quel côté le bruit se faisait entendre. S'il n'y a pas de bruit, on s'en rapportera au point où il y a le plus de douleur, où il y a des gonflements ou bien encore, on usera d'un artifice très ingénieux fondé sur la température locale : « Couvrez et entourez le thorax d'un linge mince qu'on aura trempé dans de la terre de potier broyée et tiède; et sur la partie qui aura été refroidie, coupez ou brûlez aussi près que possible du diaphragme, en ayant soin de ne pas le blesser ». Souvent l'ouverture se faisait en deux temps : une première incision avec un bistouri convexe, intéressait seulement la peau. Puis, avec un bistouri pointu entouré d'un linge jusqu'à la pointe, en laissant libre la longueur de l'ongle du pouce, on pénétrait dans la cavité pleurale. Le pus était évacué. Une tente de lin était introduite et attachée avec un fil. L'évacuation du pus se faisait une fois par jour. Au dixième jour, on faisait des injections de vin et d'huile tiède avec une canule, afin que le poumon habitué à être baigné par le pus ne soit pas sec tout à fait. »

*
* *

Hippocrate, le premier, reconnut que la maladie dite sacrée ou épilepsie est une maladie comme les autres. Il semble même avoir reconnu les deux grandes sortes d'épilepsie puisque nous lisons dans un de ses livres que des maladies sacrées celles dont les crises commencent par un membre sont les plus curables. Il dit qu'elle naît par hérédité.

La vérité, ajoute-t-il, est que le cerveau est l'origine de cette affection, comme de toutes les autres très grandes maladies; de quelle façon et par quelle cause? Je vais l'expliquer clairement. Le cerveau est double chez l'homme comme chez tous les autres animaux; le milieu en est cloisonné par une membrane mince. Aussi la souffrance ne se fait-elle pas toujours sentir dans le même point de la tête, mais elle est tantôt d'un côté, tantôt de l'autre et quelquefois aussi partout.

Cela n'empêchait pas Hippocrate d'honorer les puissances célestes : « Devant les dieux, lisons-nous dans le traité de la *Bienséance*, les médecins s'inclinent, car la médecine n'a pas une puissance qui surabonde. »

Il donne la description suivante de la crise épileptique :

Les mains deviennent impuissantes et se tordent, vu que le sang demeure immobile et ne se répand pas comme à son ordinaire. Les yeux divergent, parce que les veines ne reçoivent plus l'air et battent. L'écume qui sort de la bouche sort du poumon; car, l'air n'y pénétrant pas, cet organe jette de l'écume et bouillonne comme si la mort approchait. Les excréments sortent par la force de la suffocation, suffocation qui est le résultat de la pression du foie et du ventre en haut contre le diaphragme et du resserrement du conduit (œsophage) de l'estomac. Cette pression survient quand le souffle n'entre pas dans la bouche comme à l'ordinaire. Le malade frappe des pieds, parce que l'air est intercepté dans les membres et ne peut s'en dégager à cause du phlegme. L'air, s'agitant en haut et en bas dans le sang, cause spasme et douleur; de là les coups de pied. Tous ces accidents s'offrent à la fois quand le phlegme froid coule dans le sang qui est chaud; il le refroidit et l'arrête. Si le flux est abondant et épais, la mort est immédiate, car il triomphe du sang par le froid et le coagule;

s'il est moindre, dans le moment il a le dessus, interceptant la respiration; puis, au bout de quelque temps, s'étant répandu dans les veines et mêlé au sang, qui est abondant et chaud, il a le dessous, les veines admettent l'air et la connaissance revient.

*
* *

Chez le vieillard on attendait principalement l'une des maladies suivantes des dyspnées, des catarrhes avec toux, des transguries et des dysuries, des douleurs articulaires, des néphrites, des vertiges, des apoplexies, des cachexies, des démangeaisons de tout le corps, des insomnies, des amblyopies, des glaucomis (cataractes), des duretés de l'ouïe. « Ce tableau, dit Meunier, qui date de près de mille cinq cents ans, aurait certes besoin de quelques additions ; néanmoins, tel qu'il est, il nous force à reconnaître qu'il n'y a pas une très grande différence entre la pathologie humaine du ve siècle avant Jésus-Christ et celle du xxe après Jésus-Christ : ce qu'ont alors observé les médecins hippocratiques, nous l'observons encore aujourd'hui. A propos de l'apoplexie cérébrale, Meunier cite ce passage traduit en latin : « Sanum de repente invadit dolor circa caput, et statim vox intercipitur, et stertit et os hiat ; si quis ipsum vocet aut moveat solum, suspirat : nihil autem intelligit et multum mingit et mingere se non sentit. » Et Meunier ajoute : « Cet homme bien portant pris tout d'un coup d'une douleur de tête, qui ne peut plus parler, qui se met à ronfler la bouche béante ; qui, si on l'appelle ou si on essaye de le remuer, pousse seulement un soupir ; qui ne comprend plus rien, et qui se met à uriner abondamment, et qui ne sent pas uriner, a été bien vu par les médecins hippocratiques qui étaient d'excellents observateurs « d'une observation si active et si pénétrante qu'elle ne laisse pas échapper le plus menu détail des phénomènes », comme l'a si judicieusement écrit Th. Gomperz. Ils avaient déjà remarqué (Pronotions Coaques) chez ceux dont la parole était seulement embarrassée, que c'était le plus souvent le côté droit qui était paralysé. »

Des indications fournies par l'examen des malades.

Dans le traité des épidémies, Hippocrate dit de considérer la constitution du malade, son genre de vie, son âge, ses paroles, son silence, les idées qui l'occupent, de demander s'il dort, s'il a des songes et lesquels. Il faut voir s'il a « des mouvements des mains, des démangeaisons, des larmes. Il faut examiner les selles, les urines, les crachats, les vomissements, voir s'il y a des sueurs, des frissons, de la toux, du hoquet, chercher les troubles de la respiration, les éructations, les gaz, les hémorrhagies, les hémorroïdes. ». A part la percussion et l'auscultation, au lit du malade, nous n'en faisons guère plus aujourd'hui.

Il donne les mêmes conseils dans d'autres traités, en particulier dans le traité des humeurs. Il dit de demander « si le malade s'informe avec intérêt ». Et plus loin : « Examinez la constitution de la maladie d'après les premières excrétions ; examinez comment sont les urines, quel est l'affaissement du corps, le changement de couleur, la diminution de la respiration et tout le reste successivement ».

Dans le traité du *Pronostic,* Hippocrate dit d'examiner d'abord le visage du malade; s'il a un aspect normal. « ce serait, dit-il, l'apparence la plus favorable, et plus il s'en éloignera, plus le danger sera grand ». Et l'auteur décrit d'une façon remarquable les différents faciès avec leur pronostic.

Il faut également tenir compte de l'attitude du malade. « La tendance à s'affaisser dans le lit et à glisser vers les pieds » est fâcheuse. Il fait la même observation pour les malades qui se découvrent et se mettent dans des positions extraordinaires. « Le désir de se lever dans les affections aiguës est fâcheuses, » dit-il plus loin.

Il faudrait citer le livre entier. Remarquons, une fois de plus, l'importance du pronostic dans la médecine grecque, médecine éminemment humaine et charitable qui ne cherchait un diagnostic que pour savoir ce qui allait se passer, ce qu'il était possible de faire, afin de guérir si possible ou tout au moins de soulager. Enfin quand l'âge, le lieu, l'aspect du malade, tout est considéré, Hippocrate dit

(*Epidémie,* livre VI) de « faire le résumé du mode de production (de la maladie), du point de départ, de discours multipliés et d'explorations minutieuses et reconnaître les concordances des symptômes entre eux (syndromes), puis derechef les discordances entre ces concordances jusqu'à ce que, des discordances, résulte une concordance seule ».

Dernières considérations sur la méthode hippocratique.

Sans vouloir prolonger davantage une étude des maladies dont Hippocrate a traité, nous allons pourtant considérer la méthode qu'Hippocrate apportait pour les décrire, les diagnostiquer, en affirmer le pronostic et les traiter. L'étude des affections que nous n'avons pas encore vues, serait en effet fastidieuse, nous exposerait à des redites.

En effet, dans tout le fatras des considérations sur chacune des maladies, il importe de dégager l'essentiel, c'est-à-dire la méthode. Nous ne citerons qu'en passant les maladies du foie, au sujet desquelles Hippocrate avait signalé les hydropisies, que l'on peut très bien considérer comme des kystes hydatiques. Quant aux maladies de la rate, nous n'y reviendrons pas, puisque à propos du paludisme, nous avons déjà vu comment Hippocrate étudiait ces diverses manifestations pathologiques. Mais il nous semble que c'est à propos des maladies des reins et de la vessie qu'Hippocrate avait le plus manifesté son merveilleux esprit d'observation. Voici ce qu'il dit au sujet des malades des reins :

Les quatre maladies provenant des reins. Voici les accidents de la première : une douleur aiguë est ressentie au rein, aux lombes, au flanc, au testicule du côté malade; le patient urine souvent; peu à peu, l'urine se supprime; avec l'urine sort du sable; quand ce sable traverse l'urèthre, il cause une vive douleur, qui se passe quand il est expulsé; puis les mêmes souffrances recommencent. De plus, quand il urine, il frotte la verge à cause de la douleur. Plusieurs médecins qui ne comprennent pas la maladie, voyant le sable, croient que la vessie est graveleuse; or, c'est non pas la vessie, mais le rein qui est graveleux. Cette maladie provient du phlegme, quand le rein, attirant à soi cette humeur, ne la rejette

pas ensuite; humeur qui s'y solidifie; cela devient de petites pierres, comme du sable. Les choses étant ainsi, on étuvera tout le corps; après quoi, on évacuera modérément avec le suc de scammonée ou avec la racine même. Le lendemain, on évacuera avec l'eau de pois chiches blancs, à la dose de deux conges; au moment de boire, on y mettra du sel. Après cela, on traitera par les boissons, les aliments et les bains, donnant les mêmes choses qui se donnent dans la strangurie. Quand la douleur presse, on lave avec beaucoup d'eau chaude et on fait des applications chaudes là où la souffrance est la plus forte. Quand il s'est formé gonflement et soulèvement, vous ferez à ce moment une incision sur le rein et, évacuant le pus, vous traiterez la gravelle par les diurétiques; en effet, si l'incision est pratiquée, il y a chance de salut; sinon, la maladie finit par causer la mort.

Cette description de la gravelle, de la calculose rénale, est une pure merveille. Pour qu'Hippocrate ait pu diagnostiquer, disserter, sur le mode de formation de graviers, de calculs, au niveau du rein, sans jamais avoir étudié l'anatomie des voies urinaires, il faut véritablement qu'il ait étudié à fond la symptomatologie de cette affection, et qu'il ait su palper un rein, palper des uretères, et, l'ayant fait, reconnaître la cause du mal.

Plus loin, il décrit ce qu'il appelle la phtisie rénale, et qui semble, d'après sa description, correspondre à la fois à la tuberculose rénale, et au phlegmon périnéphrétique. Il est aussi une troisième maladie des reins qui se manifeste par des urines jus de bœuf rôti. A ce propos, il donne la thérapeutique suivante :

Les choses étant ainsi, on évacuera le ventre avec l'épithymum ou la racine de scammonée; on donnera à boire ce qui se donne dans la strangurie; et, quand la douleur est présente, on lave avec beaucoup d'eau chaude et on fait les applications chaudes sur la partie douloureuse surtout. Pour potage, le patient prend de la farine cuite, à laquelle on ajoute du miel; le reste de son régime est aussi relâchant que possible. Il boira du vin blanc de Mendes miellé ou un autre vin blanc très agréable et bien coupé. Cette maladie ne quitte guère le patient. Dans la saison, il boira du petit lait et du lait; le petit lait est pour relâcher le ventre; quant à la cure par le lait, il en boira, dans la saison, pendant quarante-cinq jours. Si vous agissez ainsi, vous mettrez le malade en meilleur état.

En passant, vérifions une fois de plus ce que nous avons déjà fait remarquer, à savoir l'innocuité absolue de toute la médication

hippocratique. Notons aussi que ce qu'Hippocrate ordonne là, se rapproche beaucoup de notre moderne thérapeutique.

Enfin, une quatrième maladie des reins, qu'Hippocrate décrit, et qui en réalité semble tenir de la seconde et de la troisième.

Quand il parle de la vessie, l'auteur se dépasse lui-même. Et dans son étude de la pyurie, de la strangurie, de la calculose vésicale, il est bien des descriptions qu'on pourrait croire faites dans les services de Necker ou de Lariboisière. D'abord, un diagnostic s'impose. Il faut éviter de confondre des urines de fiévreux avec des urines que nous pourrions appeler vésicales. Il place la vessie entre le rachis et le pubis, avec les parties qui servent à la génération. L'altération de la vessie est la plupart du temps indiquée par un pissement de sang ou de pus. Voici, à ce propos, quelques Aphorismes qu'on lit au sujet des voies urinaires :

75. — Uriner (habituellement) du sang ou du pus indique une ulcération des reins ou de la vessie;

76. — Quand, dans l'urine épaisse, sont rendus de petits filaments de chair comme des cheveux, une telle sécrétion provient des reins;

77. — Quand, dans l'urine épaisse, sont rendues des particules furfuracées, la vessie est affectée de psore;

78. — Un pissement spontané de sang indique la rupture d'une petite veine dans les reins;

79. — Chez ceux dont l'urine dépose du sable, la vessie est calculeuse;

80. — Quand un malade urine du sang et des grumeaux, est pris de strangurie et que la douleur envahit l'hypogastre et la périnée, il y a quelque affection du côté de la vessie.

Ailleurs, l'auteur nous enseigne la façon de reconnaître un calcul dans la vessie. Il fulmine contre les médecins inhabiles à les reconnaître, et on est en droit d'être frappé d'étonnement à la pensée que de nos jours encore, dans certains cas, le diagnostic d'un calcul vésical a pu être difficile à établir, et pourtant, notre urologie moderne possède des moyens d'investigation à nul autre pareils, que la médecine et même la chirurgie peuvent en toute justice lui envier.

La découverte des rayons X, la pratique courante de la cys-

toscopie, celle du toucher rectal ou vaginal, sont autant de moyens utiles et même indispensables que le XXe siècle a mis à la disposition des chirurgiens spécialisés dans les voies urinaires. En relisant l'œuvre d'Hippocrate, on est donc en droit de conclure qu'Hippocrate fut le premier des grands urologues.

HYGIÈNE

Pour édicter de bonnes mesures d'hygiène, il importe d'avoir su discerner dans quelles conditions surviennent les malaises, se constituent les états morbides. Il faut donc avant de faire le professeur, être l'élève docile de la nature, apprendre d'elle quelles sont ses lois inéluctables, discerner la façon dont elle se comporte. Hippocrate, sa vie durant, fut un élève merveilleux. Il a voulu voir le quand et le pourquoi. Partant des effets, il a cherché à connaître les causes. C'est alors qu'il a su conseiller ce qu'il convenait de faire pour éviter la maladie.

Le régime influe beaucoup sur la santé. Un mauvais régime ruine rapidement les constitutions, même les plus fortes. Un régime approprié, peut changer un maladif en homme bien portant. Régime alimentaire, mais aussi régime musculaire, et ce qu'en dit Littré est utile à connaître (Tome IV, p. 662) : « Toute la population était soumise à un système régulier d'éducation physique ; dans quelques cités, à Lacédémone, par exemple, les femmes n'en étaient pas exemptées. Ce système se composait d'exercices et d'une alimentation que combinèrent l'empirisme d'abord, puis une théorie plus savante; il concernait, dit Hippocrate lui-même, en ne parlant, il est vrai, que de la partie alimentaire, il concernait et les malades pour leur rétablissement, et les gens bien portants pour la conservation de leur santé, et les personnes livrées aux exercices gymnastiques pour l'accroissement de leurs forces. On savait au juste ce qu'il fallait pour conserver le corps en bon état ou pour traiter un malade, pour former un militaire ou pour faire un athlète, et, en particulier, un lutteur, un coureur, un sauteur, un pugiliste. Une classe d'hommes, les maîtres des gymnases, étaient exclusivement adonnés à la culture de cet art, auquel les médecins participaient dans les limites de leur profession. »

Nous tenons à citer un long passage où le maître fait une longue description du régime alimentaire idéal. Nous verrons qu'il n'est pas le même pour chaque saison.

Nous y verrons en passant, qu'Hippocrate conseille l'usage du vin « aussi pur qu'il sera possible » en hiver parce qu'il vaut mieux peu boire alors, trempé d'eau en été parce qu'on doit y boire davantage. Il conseille aux athlètes de se nourrir, dans certains cas, de pain trempé dans du vin. C'est un mets en effet excellent et fort en honneur encore aujourd'hui dans certaines de nos campagnes.

Voilà une doctrine qui doit faire hurler tous les puritains de la « libre » Amérique. Nous la croyons pourtant excellente. Comme l'a très bien remarqué M. Léon Daudet, le buveur de vin peut être ivrogne, il n'est pas alcoolique. Ce qui est véritablement nocif, ce n'est pas la « cuite » hebdomadaire au bon vin de France, c'est l'apéritif, véritable poison. Mais citons Hippocrate :

Les particuliers doivent ainsi régler leur régime : en hiver, manger le plus, boire le moins; la boisson sera du vin aussi pur qu'il sera possible; les aliments seront du pain et tous mets rôtis; en cette saison, on usera aussi peu que possible de légumes; de la sorte, le corps sera à son maximum de sécheresse et de chaleur. Quand vient le printemps, alors on boira davantage, du vin plus trempé et par petits coups; on usera d'aliments plus émollients et en moindre quantité; au pain, on substituera la pâte de farine d'orge; on diminuera par la même raison ce qu'on mange en fait de mets, lesquels seront tous des mets bouillis; au printemps, on commencera à prendre des légumes en petite quantité, afin de se disposer pour l'été à l'aide de substances plus émollientes, de mets bouillis, de légumes bouillis et crus, ainsi qu'à l'aide de boissons aussi trempées et aussi abondantes qu'il sera possible, mais en évitant, par un usage progressif et sans brusquerie, tout grand changement.

En été, on se nourrira de molle pâte d'orge, de boissons très trempées et abondantes et de mets bouillis; c'est, en effet, ce dont il faut user en été, afin d'avoir le corps frais et relâché, la saison étant chaude et sèche et rendant les corps brûlants et arides; conditions que l'on doit combattre par ces précautions. Comme pour le passage de l'hiver au printemps, on se disposera pour celui du printemps à l'été en diminuant les aliments, en augmentant la boisson. De la même façon, on opposera les contraires aux contraires pour aller de l'été à l'hiver.

Dans l'automne, on reviendra à une nourriture plus abondante et

plus sèche, les plats seront en conséquence, la boisson sera moindre et moins trempée, de façon que l'hiver se passe bien et que l'on puisse user et de boissons peu trempées et peu abondantes et d'aliments le plus abondant et le plus sec qu'il sera possible; de la sorte, on se portera le mieux et on aura froid le moins; en effet, cette saison est très froide et très humide.

Il faut tenir compte également, dit le maître grec, de l'âge de l'individu et de sa complexion, c'est ainsi que les individus sur le retour et pléthoriques boiront peu, mangeront peu, marcheront vite, se vêtiront peu, coucheront sur un lit dur, tandis que les individus jeunes et maigres feront le contraire.

Il conseille les vomissements et les clystères de précaution, qui ont été en honneur dans beaucoup de familles, presque jusqu'à nos jours.

DE L'ART DE GUÉRIR

Duo in morbis praestanda adjuvare aut saltem non nocere.
EPIRE.

La bonne nature — La cure — La coction.

« La Nature est le médecin des maladies. » Cette phrase résume le point capital de la doctrine d'Hippocrate. Ce dernier prétend, en effet, que la nature fait bien les choses et que nous avons en nous-mêmes les éléments de notre rédemption. Le médecin, lui, doit prendre pour guides les forces de la nature et non point essayer de lutter contre elles. Celui qui va contre la nature est un mauvais médecin. Il est bien évident que ce ne sont point les écoles modernes qui pourraient renier ces sages enseignements de l'école grecque. Tout à l'heure, nous rappelions que la fièvre est la traduction de la défense de l'organisme. Mais nous retrouvons cette défense de l'organisme à tous les tournants de l'étude de la pathologie. La nature fait bien les choses, et le professeur Bouchard avait raison quand, en vrai et fidèle disciple d'Hippocrate, il affirmait :

Nature médicatrice, effort curateur, tendance naturelle à la guérison travail de réparation, évolution naturelle, sous quelque nom qu'on la dissimule, la réaction vitale est une réalité.

D'ailleurs, la découverte des microbes pathogènes est venue encore confirmer cette thèse si vieillie que bon nombre d'auteurs se sont figuré naïvement être des novateurs. Quand, en un point quelconque de l'organisme, un corps étranger vient léser la chair, il se produit immédiatement à ce niveau un afflux de leucocytes qui viennent endiguer le flot montant des microbes envahisseurs. Le

pus est la traduction anatomo-pathologique de cette défense naturelle de l'organisme. D'ailleurs, il nous semble puéril d'insister. Il n'est pas un médecin de nos jours qui ne connaisse cette tendance naturelle à la guérison, cette merveilleuse nature, sans laquelle eux ne seraient rien et ne pourraient rien.

La Nature, si elle donne le temps de pénétrer le mal, donnera aussi le temps de le guérir.

Il est écrit ailleurs dans le livre : *Du Régime :*

Les cordonniers divisent le tout et la partie; avec les parties font des touts; coupant et piquant, ils rendent sain ce qui est usé. Il en est de même pour l'homme; chez lui, le tout devient partie, et les parties recomposées deviennent un tout; piqué et coupé, ce qui est usé est guéri par le médecin; le propre de la médecine est de délivrer de ce qui fait mal et, enlevant la cause de la souffrance, rendre la santé. La Nature fait cela par elle-même.

Et ailleurs, dans le livre : *De la Bienséance :*

C'est la Nature qui tient le premier rang; car ceux qui sont dans les arts, si la Nature est avec eux, cheminent en tout cela. Savoir user dans la sagesse et dans l'art ne s'enseigne pas. Avant qu'il y ait enseignement, la Nature a sa pente et son inclination à donner le branle; et la sagesse à connaître les choses faites par la Nature elle-même.

Il nous semble superflu de continuer des citations qui toutes concourent à définir les mêmes points, à vérifier les mêmes hypothèses. Nous nous excusons si nous en avons usé, mais, tendant à prouver qu'Hippocrate est un maître moderne, nous ne pouvions laisser dans l'ombre un des points de la doctrine qui se rapproche le plus de la nôtre.

Nous appesantissant sur les points les plus intéressants, on nous saura gré de glisser plus rapidement sur les passages qui ont vraiment perdu de leur intérêt et qui ne sont plus aujourd'hui qu'un souvenir très lointain.

Bornons-nous seulement à rappeler que, pour l'Ecole hippocratique, la maladie dont la tendance *naturelle* était de cesser ne le faisait que par la coction des humeurs.

La coction était ainsi définie :

> Avoir subi la coction, c'est, pour les humeurs, avoir été mélangées, tempérées les unes par les autres et cuites ensemble.

L'expression phénoménale de la coction des humeurs est la crise. La crise se produit les jours critiques, c'est-à-dire les jours où l'on juge si la maladie va guérir ou empirer (juger). C'est là une notion qui ne nous est pas étrangère. Nombre de maladies aiguës ont leur période critique. Dans la pneumonie classique, on décrit toujours cette exacerbation des phénomènes, cet état qui empire et qui précède de peu la rémission complète des diverses manifestations : chute de la température, sensation de bien-être du malade, poumon qui se dégage, changement de caractère des crachats, crise de polyurie.

> Chez ceux qui doivent guérir dans le moins de temps, les signes les plus importants se montrent à la fois : la douleur s'apaise, le danger s'éloigne, il y a sommeil pendant la nuit, et les autres signes qui donnent sécurité apparaissent...

De la constatation de ces crises à essayer d'établir un pronostic, il n'y a qu'un pas, d'ailleurs vite franchi. La constatation et les conséquences qu'en tire Hippocrate ne sont évidemment pas toujours parole d'Evangile et, en de nombreux passages, on est en droit de se demander la signification de la pensée de l'auteur. Mais cette idée de pronostic, conséquence de la crise ou de l'absence de crise, est tellement prédominante chez cet auteur, qu'il a écrit sur ce sujet des chapitres entiers. C'est au hasard que nous en tirons les quelques passages suivants :

> Ceux chez qui la souffrance commence dès les premiers jours sont accablés davantage le quatrième et le cinquième jour; mais, au septième, ils sont délivrés de la fièvre.
>
> Les fièvres auxquelles les malades succombent et celles desquelles ils réchappent *se jugent* (crise) dans le même nombre de jours. Les plus bénignes, celles qui ont les signes les plus rassurants, cessent en quatre jours ou plus tôt; les plus meurtrières, celles qui ont les signes les plus effrayants, tuent en quatre jours ou plus tôt. Telle est la limite de leur première période.

Et ailleurs :

Nécessairement, quand la chaleur s'en va et qu'elle attire l'humidité, la crise vient à la fièvre par les urines qui sont évacuées, ou par les déjections alvines ou par les épistaxis, ou par des urines abondantes ou par une forte diarrhée, ou par une sueur, ou par un vomissement, ou, chez les femmes, par la venue des règles; ces phénomènes ou des phénomènes très voisins sont ceux qui font crise le plus souvent; d'autres phénomènes font crise aussi, mais moins souvent que ceux-ci.

Ce que nous venons d'étudier est le principal de la doctrine, pour ne pas dire toute la doctrine hippocratique. Cette idée fondamentale de la nature qui a toujours tendance à la guérison, cette constitution de l'homme en quatre humeurs, leur coction et la crise qui précède de peu le dénouement, sont les quatre termes d'une proposition formelle. Hippocrate et son école ont proposé et notre école moderne a disposé. De la proposition à la disposition, il n'y a qu'un petit pas, une série de différences qui ne tiennent qu'aux découvertes modernes, et au vocabulaire scientifique nouveau dont elles ont été la source abondante.

Admirons en passant la prudence de cette thérapeutique qui avait pour principe : « être utile ou au moins ne pas nuire », c'est ainsi que les modernes hippocratiques abandonnent beaucoup de procédés trop brutaux des médecins anciens. Ils ne restaient pas inactifs pour cela. Tout d'abord ils pensaient qu'il fallait amener le malade à vouloir guérir. « L'art se compose de trois termes, est-il dit, dans le livre I des *Epidemies :* la maladie, le malade et le médecin ; il faut que le malade aide le médecin à combattre la maladie. »

Des contraires.

Comme l'a très bien analysé Meunier, la thérapeutique d'Hippocrate est basée sur les contraires. La médecine homéopathique est beaucoup plus jeune. Mais comme nous avons déjà eu l'occasion de le faire remarquer, le savant grec ne se considère que comme l'auxiliaire de la nature. Pour lui, le régime est presque tout, régime prophylactique et régime thérapeutique. Cette doctrine des contraires est illustrée par le passage suivant :

Je reviens à ceux qui, suivant la nouvelle méthode, cherchent l'art d'après une hypothèse. Si c'est le chaud, ou le froid, ou le sec, ou l'humide qui nuit à l'homme, il faut que le médecin habile guérisse le froid par le chaud, le chaud par le froid, l'humide par le sec, le sec par l'humide. Supposons un homme d'une constitution non pas robuste, mais faible; qu'il mange du blé tel qu'il sort de l'aire, cru et sans préparation, des viandes également crues et qu'il boive de l'eau. En suivant un pareil régime, il éprouvera, j'en suis sûr, des incommodités graves et nombreuses; les douleurs le saisiront, le corps s'affaiblira, le ventre se dérangera et, certes, il ne pourra vivre longtemps. Quel remède administrer dans de pareilles circonstances? Le chaud ou le froid, ou le sec ou l'humide? Evidemment, l'un ou l'autre. Car, si c'est l'une de ces quatre choses qui le rend malade, il faut y remédier par le contraire, suivant leur propre raisonnement. Or, le remède le plus sûr et le plus évident, c'est de changer le genre de vie dont il usait, de lui donner du pain au lieu de blé, des viandes cuites au lieu de viandes crues et du vin à boire après son repas. Avec ce changement, il est impossible qu'il ne se rétablisse pas, à moins que sa constitution n'ait été profondément altérée par la durée du mauvais régime. Que dirons-nous donc? Sont-ce des substances froides qui l'ont rendu malade, et des substances chaudes qui l'ont guéri? ou bien est-ce le contraire? Je pense qu'on serait embarrassé de répondre à ces questions; car, est-ce le chaud, ou le froid, ou le sec, ou l'humide que l'on ôte au pain en le faisant? Le pain qui est soumis au feu et à l'eau, qui subit plusieurs préparations dont chacune a une vertu particulière, qui prend une partie de ses principes et qui se mélange avec d'autres?

Quelques traitements.

Nous avons déjà signalé le traitement si judicieux des maladies de cœur dont on ignorait pourtant encore la nature.

Dans les maladies aiguës, on donnait, si possible, au malade des bains chauds suivis d'affusions d'eau chaude et froide. Hippocrate conseille de s'en abstenir dans les maisons où il n'y a pas tout ce qui est nécessaire, car, dit-il, le malade en souffrirait beaucoup. Il remarque également que les bains, dans les fièvres ardentes (le paludisme), ne donnent pas les mêmes bons résultats que dans les autres maladies aiguës.

On prescrivait parfois la diète en nourrissant le malade avec de la ptisase ou décoction d'orge mondé qui était donnée passée.

Si le cas le permettait, on la donnait tout entière et on ajoutait du vin pur, du vin miellé, de l'hydromel. On conseillait de ne pas soumettre les malades à des diètes absurdes.

Sans doute, lisons-nous dans le traité du *Régime dans les maladies aiguës,* en un cas où la faiblesse est le résultat de la douleur et de l'acuité de la maladie, c'est un plus grand mal de faire prendre en quantité de la boisson, de la tisane ou des aliments dans la pensée que la débilité provient de la vacuité des vaisseaux, mais il est honteux de ne pas reconnaître qu'un malade est faible par inanition et d'aggraver son état par la diète.

Dans la phtisie on donnait du lait, de la viande, du vin rouge très vieux, on prescrivait des promenades à l'abri du vent et du soleil. Le malade devait éviter le froid et l'humidité. A la différence des essidiens on ne faisait que des cautérisations très discrètes à la poitrine.

Les médecins grecs savaient réduire les fractures et les luxations, trépaner; ils étaient, dit Meunier, « très versés dans la connaissance et la pratique de la gynécologie. La dilatation du col utérin, des injections intra-utérines, la réduction manuelle des déviations, le massage, sont des méthodes toutes modernes dont usaient déjà nos ancêtres du v[e] siècle avant Jésus-Christ ».

Le médecine hippocratique, très prudente, interdisait « de toucher à ceux chez qui le mal est le plus fort ; cas placé au-dessus des ressources de l'art ». Il est sûr qu'elle n'envisageait, par là, que les cas où tout traitement ne pouvait amener qu'une issue plus rapide, sans soulager aucunement le mourant. Mais il est dit aussi dans le livre de l'*Art* qu'un des buts de la médecine est « d'écarter les souffrances des malades ». C'est en effet beaucoup en thérapeutique et c'est parfois, hélas! tout ce qu'on peut faire et cela c'est un devoir sacré. De nos jours M. Le Gendre conseille au jeune médecin de se munir de tout un arsenal de petits moyens pour ces cas-là. « Il n'en aura jamais trop, jamais assez », dit-il.

CONCLUSION

Nous n'avons pas pu, dans cette courte étude, analyser chacun des livres de la collection hippocratique et ce n'était pas notre but ; trop heureux serons-nous si nous avons pu dégager d'une façon suffisamment claire l'esprit de l'Ecole hippocratique, sa foi dans la médecine, la noble idée qu'elle s'en faisait, les qualités morales qu'elle exigeait du médecin.

Sans doute si l'on envisage son œuvre au point de vue de l'état des connaissances qu'elle reflète, elle n'offre qu'un intérêt documentaire, encore que très grand ; mais il faut y voir autre chose : l'esprit d'observation méthodique, la préoccupation constante de la recherche des causes, l'esprit critique enfin, qui démontra que toutes les maladies sacrées n'étaient pas plus sacrées que les autres pour qui sait voir et observer. Sans doute Hippocrate ignorait encore bien des choses que nous savons ou que nous croyons savoir, mais il avait établi les principes qui rendaient possibles tous les progrès. C'est en cela que son œuvre est toujours jeune, toujours actuelle, toujours féconde.

Dans le 1er aphorisme, il dit : « La vie est courte, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le jugement difficile ». Cette vie, qu'il savait courte, il l'employa bien ; sachant saisir au vol l'occasion fugitive, il fit faire à notre art des pas de géant. Suivons les conseils du vieux Maître et l'expérience nous guidera, son jugement nous éclairera.

FIN